

Mécislas Golberg, anarchiste

par Pierre AUBERY¹

Etranger, laid, malade, s'exprimant en français avec un affreux accent, pauvre, malhabile, Mécislas Golberg prit son premier contact avec Paris en 1891. Né le 21 octobre 1868 en Pologne russe, Golberg avait quitté très jeune le collège pour lire et travailler à sa guise. A quinze ans, il pouvait discuter des maîtres à penser de sa génération, les Haeckel, Taine, Darwin, Comte, après avoir lu Shakespeare, les auteurs grecs et latins que les rabâchages des régents de collège n'avaient pas trop gâtés à ses yeux. Bientôt, il partit pour Genève où il étudia parallèlement les lettres et les sciences, se préparant ainsi à entreprendre les études médicales qu'il poursuivra toute sa vie sans les achever jamais. Lors de la session de mars 1891, il subit avec succès les épreuves de la première partie de l'examen du baccalauréat ès sciences médicales et, le 14 juillet de la même année, il reçut le grade de licencié ès sciences sociales de l'université de Genève. Quelques mois plus tard, pour des raisons qui ne sont pas toutes claires, il décida de partir pour Paris. Malgré ses lauriers universitaires tout frais et sa collaboration à plusieurs revues polonaises, auxquelles il envoyait des correspondances littéraires, son arrivée dans la capitale française n'eut rien d'une apothéose. Pendant plusieurs mois, il erra sans domicile fixe ni ressources connues. La lassitude, le dégoût l'accablèrent souvent. Etudiant famélique, clochard cultivé, intellectuel déclassé, déterminé à échapper aux servitudes du salariat, Golberg appartenait à un type d'homme qui n'avait rien d'exceptionnel. Dans son livre de souvenirs, *Ombres et silhouettes*, Alexandre Zévaès rappelle que, dans ces années, « une idéologie libertaire, représentée par les Bakounine, les Kropotkine et les Reclus » triomphait et « de 1889 à 1895, sous prétexte de liberté individuelle et de révolte contre la tyrannie de l'état, séduisait tant de jeunes hommes, notamment dans la littérature et dans l'art. Faut-il rappeler l'anarchisme raisonné d'un Bernard Lazare, le libertairisme exaspéré du Paul Adam de la *Critique des mœurs*, et de *l'Eloge de Ravachol*, les fantaisies anarchisantes d'un Henri de

1 Pierre Aubery, qui enseigne à l'université de l'Etat de New-York, et s'intéresse aux rapports entre littérature et sociologie, a entrepris, avec le concours de la Fondation Guggenheim, des recherches sur la vie et l'œuvre de Mécislas Golberg. On trouvera ci-dessous des fragments d'une étude d'ensemble des idées politiques et sociales de cet auteur.

Régnier et d'un Francis Viélé-Griffin et les trépidantes campagnes de maintes jeunes revues qui menaient le double combat pour le symbolisme et pour l'anarchie ? » Nous retrouverons d'ailleurs tous ces noms dans les publications ultérieures de Golberg et notamment dans son journal *Sur le Trimard*, organe des sans-travail.

Avant même de se faire le théoricien du rôle et de l'utilité sociale des miséreux, des déracinés et des trimardeurs, Golberg mesura si bien toute leur détresse que, devant la menace de déchéance irrémédiable que faisait peser sur lui sa condition de clochard, il s'empoisonna. Il fut admis, moribond, à l'hôpital Lariboisière vers la fin de 1892, moins d'un an après son arrivée à Paris. Cette tentative de suicide manquée raviva son énergie et lui inspira, plus tard, des pages curieuses sur la psychologie du suicide qui ne semblent rien devoir à son illustre coreligionnaire Durkheim. A sa sortie de l'hôpital, Golberg redoubla d'activité et se jeta avec ardeur dans la lutte sociale. Il joua courageusement un bout de rôle, non sans s'attirer bien des inimitiés. Les uns, en effet, l'accusèrent de faire de la politique pour arriver... à la Sorbonne, avec laquelle il entretenait quelques vagues relations par l'intermédiaire des très sérieux et très influents universitaires qui dirigeaient la *Revue Internationale de Sociologie* à laquelle il collabora de façon épisodique. D'autres insinuèrent qu'il travaillait plutôt pour la police.

Peu de temps après sa sortie de Lariboisière, Golberg fonda un journal éphémère, le *Courrier Social*, dans lequel il donna une première expression à ses idées sur la question sociale et le rôle privilégié qu'il attribuait aux sans-travail dans le progrès de la société industrielle. Parallèlement, il poursuivit ses études de sociologie et de médecine, prépara et publia nombre d'articles et d'études développant ses conceptions sur l'importance du prolétariat des vagabonds, des chômeurs, des hommes de peine et des déclassés. Plusieurs critiques ont affirmé que, dans ce domaine, Golberg aurait été un précurseur. André Salmon, dans sa chronique de l'anarchie à la fin du siècle dernier, *La Terre Noire*, note ceci à propos de notre auteur :

« Mécislas Golberg... Fonda, quand il croyait encore au « mouvement libertaire », une feuille vouée à la défense de ceux qui constituent ce que les Allemands définissent le *Lumpenproletariat*, le prolétariat des inclassables, des sans-état, vivant mal de petits métiers : marchands de lacets, marchands de papier d'Arménie, marchands de buis béni le jour des Rameaux, ouvriers de portières [...]. Eh bien, le journal de Mécislas Golberg intitulé : *Sur le Trimard*, a crevé rapidement pour n'avoir jamais été lu que par des intellectuels, des intellectuels capables de se poser des questions du genre social [...], singu-

lièrement moins nombreux que ne le voulut la légende » (p. 26).

André Billy, évoquant dans *l'Epoque* 1900, (Paris ; Tallandier, 1951) les belles heures de l'anarchisme en France, souligne ceci : « L'écrivain le plus représentatif de tout le mouvement de pensée qui se résume dans le mot *anarchisme* et qui était issu de Hegel, de Max Stirner, de Proudhon, de Bakounine, de Tolstoï, de Netchaïev, de Nietzsche, du prince Kropotkine, d'Elisée Reclus, etc..., fut Mécislas Golberg. »

Il est possible que les contemporains de Golberg, encore sous le charme de sa parole fiévreuse et entraînante, aient retiré de leurs entretiens avec lui une impression de ce genre. Mais, aujourd'hui, celui qui tente de juger Golberg sur pièces a peine à partager cette opinion. Par contre, on peut noter un certain parallélisme entre les espoirs que Golberg plaçait dans les trimardeurs et ceux que nourrissait naguère Bakounine qui voyait dans les « en dehors », vivant en marge de la société, les futurs artisans de la révolution. « Cette grande masse, ces millions de non-civilisés, de déshérités, de misérables, et d'analphabètes... » écrivait-il (au tome IV de ses *Œuvres*, p. 414, cité par Jean Maitron, *Histoire du Mouvement anarchiste en France 1880-1914*, Paris, Société Universitaire d'Édition et de Librairie, 1955, p. 475), « cette chair à gouvernement éternelle, cette *grande canaille populaire* qui, étant à peu près vierge de toute civilisation bourgeoise, porte en son sein, dans ses passions, dans ses instincts, dans ses aspirations, dans toutes les nécessités et les misères de sa position collective, tous les germes du socialisme de l'avenir, et qui seule est assez puissante aujourd'hui pour inaugurer et pour faire triompher la Révolution sociale. » Pour Bakounine, cette nouvelle classe sans attaches sociales constituait la fleur du prolétariat tandis que Marx se méfiait de ce « *prolétariat de la canaille* [...], cette putréfaction passive des plus basses couches de l'ancienne société... [qui]... de par toute sa situation [...] sera plus disposée à se laisser acheter pour des menées réactionnaires. » (*Manifeste Communiste*, cité par Maitron, note 1, p. 497). Par ailleurs, si un Golberg connaissait toute la dure cruauté de la misère de l'exilé dans une grande ville étrangère, il était loin d'être un de ces non-civilisés [...], un de ces analphabètes « à peu près vierges de toute civilisation bourgeoise » en qui Bakounine plaçait ses espoirs révolutionnaires. Son dénuement était le résultat de circonstances, somme toute accidentelles, et il ne pouvait intérioriser les humiliations qu'il subissait comme un vrai prolétaire que tout tend à persuader qu'il est légitimement repoussé, rejeté, écrasé pour cause d'inintelligence ou d'inaptitude congénitale et irrémédiable à s'adapter aux nécessités et aux exigences de la vie sociale. En réalité, à cette époque, on était anarchiste par individualisme, par dégoût des fausses élites et des hiérarchies sociales truquées plutôt que par pitié pour les

souffrances des humbles et des faibles. Camille Mauclair, par exemple, dans son livre de souvenirs sur les années de la fin du siècle dernier (*Servitudes et Grandeurs littéraires*, Paris, Ollendorff, 1922, p. 116), s'explique fort clairement là-dessus.

Dans le manifeste sur lequel s'ouvrait le premier numéro de *Sur le Trimard*, numéro daté du jeudi 4 juillet 1895, Golberg affirmait ne pas vouloir se fixer de programme d'action mais s'efforcer de prendre une conscience objective des faits sociaux tels qu'ils sont. Il croyait discerner qu'à l'âge de la machine, de la mécanisation croissante de la production, « la productivité la plus grande est exprimée par le salarié non-professionnel, privé de tout métier fixe et formant l'armée des sans-travail ». Selon Golberg, le vrai prolétaire, celui qui n'a rien à perdre comme rien à attendre de la société actuelle, où le progrès industriel ne profite vraiment qu'à une minorité privilégiée de techniciens et de possédants, c'est celui-là qui sera l'agent des plus profondes transformations sociales. Le vrai progrès économique et humain ne peut résulter que de l'action des chômeurs, des trimardeurs, des sans-métier qui seuls, par leur force, peuvent conquérir la machine et en retirer la jouissance quasi exclusive à la minorité qui en a aujourd'hui la propriété. En refusant l'asservissement au métier artisanal ainsi qu'à la machine, le prolétariat sans travail œuvrera en fin de compte pour tous les hommes et surtout pour la sauvegarde et l'épanouissement de l'humanité dans l'homme, menacée par la *mécanisation de l'existence* à laquelle il faudra simplement substituer, en l'intensifiant toujours plus, la *mécanisation de la production*.

Après cette déclaration de principes, dans un autre article intitulé « Un mot aux architectes », Golberg reprend une idée familière aux anarchistes et en particulier aux disciples de Bakounine, à savoir que, pour faire naître la nouvelle cité harmonieuse et heureuse de l'avenir, il faut détruire de fond en comble les institutions sur lesquelles repose l'ancienne. « La vie moderne est une peste et une fièvre. Toutes ses manifestations prouvent l'être malade ; qu'elles s'appellent : homme, science, morale ou bonté. Il n'y a rien à conserver de ce qui constitue le fléau : il faut l'éloigner et l'étouffer. Déprécier la vie moderne, détruire toutes ses armes : intelligence, science ou morale, est le seul but d'un médecin... » Or ce médecin, pour Golberg, ne peut être que le prolétariat sans attaches des trimardeurs qui, vivant hors du vieil édifice social, n'en subissent pas la séduction et, n'y étant nullement attachés, n'hésiteront pas à le détruire. Chercher à le réparer ou à l'aménager gâcherait les chances de l'avenir. Golberg souligne également la faiblesse et la puérité de la plupart des théories avancées par les penseurs révolutionnaires, les Rousseau, Diderot, Aristote, Marat, Proudhon, Tchernychewski, Nietzsche concernant la

construction de l'avenir. La négation reste à ses yeux la meilleure arme, la seule attitude susceptible de libérer de nouvelles forces créatrices. Même la planification étatique, souhaitée par les socialistes, lui paraît une mesure rétrograde et malthusienne, organisant la perpétuation du *statu quo*, voire de la rareté. Il se prononce pour la suppression de la concurrence, l'activité désintéressée et la prise au tas.

Dans le second numéro de son journal, daté du 23 août 1895, Golberg répondait aux objections que lui avaient valu ses premiers articles. On l'avait accusé d'irrespect et d'obscurité. A la première de ces critiques, il rétorquait que la quête de la vérité suppose la liberté sans limite d'analyser et de discuter. De plus, les anarchistes n'étaient-ils pas particulièrement mal venus d'invoquer l'argument d'autorité, serait-ce de l'autorité des anciens maîtres de *l'idée* ? Quant à l'obscurité réelle ou supposée de ses thèses, le penseur, expliquait-il, ne vise ni à être compris immédiatement ni à convaincre. Il veut éveiller d'autres esprits à la pensée, à la réflexion. Pour y parvenir, la forme dont il se sert importe peu. *Le Capital* de Marx n'est-il pas le livre le plus obscur, le plus difficile du siècle ? N'a-t-il pas, cependant, exercé une influence profonde et étendue ? Golberg traçait alors un parallèle fort suggestif entre le *penseur* éducateur et le *penseur pur et simple*. « Le penseur-éducateur, le sauveur crée des sosies, des perroquets ; le penseur pur et simple crée des amis intellectuels. » Et il concluait : « Si la forme logique de notre conception n'est pas admise, peu importe ! sa forme dynamique agira aussi... La peur, et ensuite la haine, tels sont les deux uniques piliers de notre savoir, de notre théorie. Nous avons peur de la vie moderne et nous haïssons ce qui la fait craindre ! Et maintenant, continuons l'œuvre *ébauchée*, et que les autres, au lieu de nous dire : *On ne vous comprendra pas*, viennent raconter amicalement leurs doléances et leurs pensées douloureuses. Il y aura toujours des oreilles pour les entendre. »

Entre deux articles de critique sociale, on pouvait lire, dans ce numéro de *Sur le Trimard* sous le titre « Le jeune d'aujourd'hui », une diatribe contre Barrés où Golberg retraçait les étapes d'une déliquescence juvénile avec ses tristes ruses et ses pauvres moyens. Comment le jeune écrivain peut-il se faire connaître, obtenir un peu de réclame ? se demandait-il ? Les recettes habituelles sont bien connues : « Moins habile, il fait les terrasses des cafés, où il éparpille des mots d'esprit... Plus habile, il devient littérateur esthète. Tout n'est que phénomène esthétique, dit-il, cela lui permet de voiler son vide et de faire croire que là-bas, au fond de son cœur, se cache une perle qu'il ne veut pas faire sortir. » Retenons cette condamnation un peu imprudente et sommaire de l'esthétisme sur lequel, pourtant, Golberg lui-même ne tardera pas à

se replier.

Ce second numéro de *Sur le Trimard* s'achevait sur un entrefilet intitulé : « Les Grandes Manœuvres » qui semble bien le type même de la mystification libertaire individualiste destinée à scandaliser le bourgeois. Cette notule faisait observer qu'à la veille des grandes manœuvres de l'armée la presse approuvait hautement l'épuration des bas-fonds de Paris entreprise par la police. Pourquoi cette unanimité, demandait Golberg ? Et de répondre : « Il faut des sacs, des draps et des chemises pour la troupe vaillante. Les prostituées, ces femmes sans aveu, sont chargées à Saint-Lazare de cette patriotique besogne [...] Il est évident qu'après « la marmite » il est nécessaire de mettre aussi à l'ombre ceux qu'elle nourrit et qui, privés pendant les manœuvres de leurs rentes quotidiennes, se trouvent dans la dure nécessité de s'attaquer à la panse des bourgeois [...] [Aussi, pour, leur éviter d'avoir à recourir à cette triste extrémité]... L'Etat se charge de loger et d'héberger le souteneur auquel il a coupé les vivres en employant ses femmes au service de la Patrie. » Ironique exemple, selon Golberg, de la solidarité implicite des exploités, de l'imbrication des rapports sociaux, du rôle de défenseur des situations acquises, quelles qu'elles soient, quelle que soit leur utilité sociale et leur légitimité, qu'assumait l'Etat bourgeois.

Au mois d'octobre 1895, paraissait le troisième numéro de *Sur le Trimard*. Le modeste journal des débuts s'était transformé en revue. Dans un appel « Aux Camarades », qui regrettait le peu d'échos qu'avaient rencontrés les deux premiers numéros du journal auprès des confrères, Golberg soulignait qu'il ne visait qu'à réunir quelques courages, disperser quelques désespoirs et marcher [...] sur la grande route en pèlerins insoucieux du but et amoureux de la vie. » Derrière l'assurance intellectuelle de Golberg, se profilait déjà son besoin passionné d'amitiés, sa profonde solitude morale et affective que les camaraderies de café ne parvenaient pas à dissiper.

Ce numéro contenait un beau morceau d'éloquence dans le goût néo-classique qui fit d'ailleurs une forte impression sur les contemporains de Golberg. Son article « Morituri » évoquait, après Suétone, le cri que lançaient les gladiateurs romains, avant le combat, face à la loge impériale. *Ave Cæsar, morituri te salutant*. Les gladiateurs modernes, c'étaient les penseurs libres, César, la puissance de l'or. Et Golberg développait sa vision du sacrifice inéluctable, sinon inutile, des derniers paladins de l'esprit. Malheur à ceux qui auraient gardé en eux-mêmes une étincelle de vie et de sincérité. Ils n'auront d'autre exutoire que de mordre la poussière « en dansant le tournis des moutons ». La pensée spontanée et créatrice prendra cependant sa revanche, prophétisait

Golberg : « ... Gare à vous : obscènes (*sic*) marchands ! gare à vous, sacrilèges ! La pensée est vivace et, s'il le faut, viendra le miracle des vagabonds de la pensée, nourris par les oiseaux du ciel ! Prenez garde que la lyre ne sonne à la place Maubert, et que la pensée n'éclaire les taudis ! [...] A ce moment vous croulerez, et vos serviteurs seront les premiers à vous pourchasser à coups de trique. Vous espériez donc escompter la vie ? Vous pensiez qu'on peut manier le désespoir et l'agonie ! Mais sachez que vos flétrissures se comptent, qu'un jour viendra où éclatera le chant qui vous fera frémir de terreur ! que proche est l'heure de la pensée souffrante et libre ! Régniez encore ! Mentez ! vomissez sur la (*sic*) papier vos injures à l'homme, ô sentinelles des billets de banque ! Réjouissez-vous de vos insanités et de vos injures. Lombroso, Garofalo, Tarde, Leroy-Beaulieu, Béranger, Rebell, Maurras, Muhlfeld, Bourget, Barrès, Huysmans, Mazet, Strindberg, d'Annuncio (*sic*) et toute la foule des nains, vos frères ou vos laquais, dont ma mémoire, par pudeur, refuse de se charger ! Plus vous déformerez la vie, plus belle sera l'aurore car la pensée renaîtra de tout ce que vous croyez abattu.

« A l'agonie gloire et salut ! »

Cette apostrophe lyrique de l'intellectuel qui se sentait exclu, étranger aux mœurs de la société cultivée de son temps, introduisait dans *Sur le Trimard* un ton nouveau. Nous avons déjà dépassé l'anarchisme libertaire, la revendication économique des sans-travail. Nous entendons maintenant la plainte orgueilleuse de l'artiste méconnu, du penseur ignoré de ses pairs qui espérait, par-delà les institutions et les formes reconnues, atteindre un public qui se refusait. C'était aussi un écho de *l'Endehors*, apologiste de la spontanéité et de la culture infinie de soi-même (v. *Endehors* par Zo d'Axa, choix d'articles, Paris, Chamuel). C'était également une réminiscence de Baudelaire, de son goût du néant, de l'abîme, de la mort même au sein de laquelle il espérait découvrir le secret d'une nouvelle vie plus somptueuse et plus féconde que l'ancienne.

Golberg revenait cependant à la discussion plus technique des problèmes qui préoccupaient les trimardeurs, les vagabonds, les chômeurs, sa clientèle théorique. Dans le second numéro de son journal il avait amorcé la discussion de la question suivante : « Pourquoi ne travaille-t-on pas ? » Les employés, l'Assistance Publique, les secrétaires des syndicats, les braves ouvriers disent avec Karl Marx (v. le *Manifeste Communiste*) et avec les socialistes parlementaires que celui qui ne travaille pas appartient le plus souvent à la canaille, à la voyoucratie au casier judiciaire chargé. Le sans-travail, disent-ils aussi, n'a qu'à venir vers nous s'il est honnête et nous l'aiderons à se

caser. Mais c'est impossible, leur objectait Golberg. Les syndicats, par exemple, ne peuvent rien pour les chômeurs, puisque c'est précisément dans les métiers où les salaires sont les plus bas et où l'embauche est la plus irrégulière qu'il y a le plus de chômage chronique. En effet, aujourd'hui le chômage ne représente plus un simple accident dans le fonctionnement d'une économie, par ailleurs bien équilibrée, mais un facteur important de la production en série à bon marché. L'industrie moderne vit, en effet, affirmait Golberg, de l'exploitation de *sans-travail* qui lui procurent une main-d'œuvre travaillant à vil prix, rendant ainsi possible l'abaissement des coûts de production. Le marché saturé, on licencie le personnel, on organise le krach, la faillite. Ainsi, atteint-on un double but. D'une part, on libère des capitaux qui s'emploieront avec plus de profit encore ailleurs. D'une autre, en accroissant le chômage on fait baisser plus encore le niveau des salaires de tous les ouvriers, qu'ils soient actuellement employés ou non.

Golberg reprenait là, en fait, deux thèses assez banales. D'abord celle de l'importance de la mobilité du capital et de la main-d'œuvre pour le progrès économique. Ensuite, celle de la paupérisation absolue des masses salariées. Il se montrait sans doute plus original lorsqu'il soulignait que ce processus pourrait être enrayé. Si les ouvriers professionnels syndiqués prenaient conscience de leur étroite solidarité avec les sans-travail, s'ils se rendaient compte que le niveau de leurs propres salaires et de leurs conditions de travail dépend en fait de l'importance de la pression qu'exerce sur le marché du travail « l'armée industrielle de réserve », alors ils ne manqueraient pas de présenter un front uni à leurs communs exploités. Agissant ainsi, ils ne feraient, d'ailleurs, que hâter la marche du progrès industriel, car le travail constant, régulier, n'aura bientôt plus de raison d'être. Le travail humain le plus productif, c'est le travail irrégulier, sporadique, suivant de près la demande.

Dans le socialisme, Golberg ne voyait qu'une nouvelle forme d'exploitation économique qui, en organisant la production, risquait de la figer dans des moules surannés. Le véritable progrès social, pensait-il, ne pourra être instauré que par ceux qui en sont l'expression économique, c'est-à-dire par les chômeurs, les travailleurs saisonniers qui représentent la forme la plus évoluée du prolétariat industriel. Ces irréguliers devraient donc servir d'inspiration et de modèles à l'ensemble de la classe ouvrière pour la défense de ses véritables intérêts.

La présentation aux lecteurs de *Sur le Trimard* de « documents socialistes » fournissait à Golberg l'occasion de poursuivre sa critique du socialisme réformiste et parlementaire. Les élus socialistes, montrait-il, « malgré leurs di-

vergences apparentes tendent vers un but commun qui consiste à s'emparer de l'héritage bourgeois de l'exploitation économique ». Sous le masque de la socialisation, il s'agirait, pour les élus socialistes, de s'assurer le contrôle des moyens de production. Le socialisme apparaissait à Golberg comme un artifice inventé par « toutes les forces pauvres, débiles de la société capitaliste... Le paysan, l'ouvrier de métier et le petit boutiquier se coalisent sous le drapeau du socialisme pour fonder le pouvoir nouveau de l'exploitation de producteur à producteur ». En effet, en préconisant la répartition du produit du travail en fonction du temps consacré à l'accomplissement de la tâche, on favorise la production archaïque, au détriment de la production mécanisée. Golberg voudrait que les anarchistes prennent conscience de ces implications, économiquement et socialement réactionnaires, du socialisme et qu'ils les dénoncent avec éclat. Hélas ! remarquait Golberg, les milieux anarchistes sont encore bien trop sentimentaux et infectés de rhétorique bourgeoise. « On y préfère des discussions académiques sur l'athéisme et l'égoïsme, sur le pain gratuit, sur la souffrance universelle, sur les comités anarchistes des syndicats plutôt que de féconder la foule créatrice et essentiellement libertaire des vagabonds du travail qui sont pour la nouvelle économie ce qu'est l'électricité pour la physique : une force intense, puissante et peu coûteuse » (22).

Une « lettre d'Amérique », signée Jules Ben et datée de New-York, septembre 1895, exposait quelques-unes des conséquences imprévues de l'organisation et de la discipline syndicales dans un pays où toute la vie « se réduit à deux choses : dieu et dollars. » Le syndicat s'oppose au déclenchement d'une grève sur le chantier de construction d'une église, car, affirme-t-il, y interrompre le travail serait commettre une profanation. D'autre part, le syndicat exige de ses nouveaux adhérents qu'ils versent pour être admis une somme de \$ 300 (dollars), soit environ 1.500 F., qui représentait à l'époque plusieurs mois de salaire, et qu'ils justifient de six mois de résidence en Amérique. « Vous voyez à quelle tyrannie en arrivent les ouvriers organisés, non dans un but de solidarité mais de métier. Eux aussi rejettent les sans-travail... Ils s'exploitent, eux, avant qu'ils n'aient rien gagné... » (p. 27). Plus encore, le syndicat inflige des amendes à ceux qui n'ont pas défilé le jour de la fête du travail : Labor Day — premier lundi de septembre, « pour prévenir ceux qui pourraient avoir un restant de dignité... »

Le correspondant de Golberg abondait dans son sens en montrant que l'organisation de la classe ouvrière, l'embrigadement des ouvriers dans un syndicat ou un parti, promettait un nouvel esclavage, plus dur et plus dégradant encore que l'ancien car il saurait s'appuyer sur une véritable inquisition et un système perfectionné de délation. Il n'y a, en effet, pire tyrannie que celle

« d'une soi-disant collectivité inconsciente. »

Une telle critique de l'organisation syndicale, dans le journal de Golberg, à cette date, nous permet de mieux discerner la nuance qu'il représentait dans l'éventail des publications anarchistes. Jusqu'en 1892 les libertaires dénonçaient avec ensemble l'impuissance des syndicats à transformer la condition ouvrière. La grève, même victorieuse, n'est-elle pas une véritable duperie ? se demandaient, par exemple, en 1887, les rédacteurs du journal anarchiste *le Révolté* publié à Genève. Quel est, en effet, son véritable résultat : « Une amélioration momentanée de la situation pour les membres de la corporation victorieuse, en même temps que l'obligation pour les membres des autres corporations de faire grève à leur tour pour obtenir le complément nécessaire à leur budget, mis en déficit par le surenchérissement des produits des corporations voisines. Et, lorsque le cycle des grèves s'est accompli, la situation est redevenue la même » (*Le Révolté*, n° 4, 30 avril-6 mai 1887). Mais, après 1892 et l'échec du recours à l'action directe sous forme d'attentats individuels, un certain nombre de compagnons anarchistes, menés notamment par Fernand Pelloutier, décidaient de se rapprocher des syndicats, d'y entrer même. Mais ceci surtout pour des raisons d'ordre tactique, afin d'apprendre à la masse des ouvriers ce qu'étaient réellement leurs idées et leurs objectifs. Golberg, en 1895, pensait que la loi d'airain des salaires rend impossible la modification du rapport entre la masse des salaires et le produit national global. Les syndicats ne peuvent obtenir d'autre résultat que d'augmenter la part d'une corporation au détriment des ouvriers d'une autre branche d'activité. Par ailleurs, les éléments véritablement révolutionnaires ne se rencontreraient pas parmi les salariés ni les ouvriers spécialisés mais bien chez les sans-métier, les sans-travail, trimardeurs, prostituées, déclassés de toutes sortes. En bref, Golberg, dans sa propagande, n'était pas tout à fait isolé, mais il n'était pas non plus aussi original que l'imaginèrent par la suite ses amis littérateurs, les Salmon, les Rouveyre, les Aubert, les Monzie, etc. On retrouve, en effet, dans la collection du *Libertaire* des années 1895-1899 sous la signature de E. Girault, de G. Paul, voire de Sébastien Faure, bien des articles sur les sans-travail tout à fait analogues par le ton et l'argumentation à ceux que nous avons relevés dans *Sur le Trimard* (v. Maitron, op. cit, p. 258-259).

Ce qui, à notre avis, donnait le mieux le ton de ce troisième numéro de *Sur le Trimard* et annonçait le plus clairement le sens de l'évolution qui devait être celle de Golberg, demeurait une brève « note de la Rédaction » publiée en dernière page. Golberg y révélait le moyen qui lui paraissait le plus sûr pour pousser les sans-travail sur les voies qui les mèneront vers un monde meilleur et une réalisation plus complète des potentialités de leur être. Ce moyen,

c'était l'art ! Mais les termes mêmes dont se servait Golberg pour exprimer cette idée méritent d'être cités textuellement : « L'émotion esthétique étant une des plus grandes forces qui agitent la mer humaine, en permettant aux hommes de s'unir par des sympathies (*sic*) essentielles, la rédaction de *Sur le Trimard* a résolu de publier, dès le quatrième numéro, le supplément d'art, afin de renforcer les forces vitales de la foule assoupie aujourd'hui par les émotions passives du sentimentalisme amoureux et des Marseillaise de toute forme... L'art de l'homme guidera la marche des sans-travail vers les contrées meilleures des grandes et sublimes émotions et les êtres humains, aidés par toutes les ressources de leur nature : pensée, art, action, sauront enfin reconquérir leur forme native » (*Sur le Trimard*, n° 3, oct.-nov. 1895). Il avait suffi de quelques semaines à Golberg pour amender très sérieusement sa condamnation des recherches esthétiques ! En dépit de tant d'hyperboles, dans ce domaine également, Golberg nous semble faire figure d'épigone plutôt que d'initiateur. Kropotkine dans ses *Paroles d'un Révolté* (Paris, 1885, pp. 65) avait déjà signalé l'élan que pourrait tirer la propagande anarchiste d'une alliance avec les arts. Loin de croire que l'artiste devait soumettre son inspiration à des considérations d'ordre idéologique, il était persuadé que l'art libre et vivant, lié aux masses et à son temps, représentait un élément essentiel de la libération morale et affective du peuple pour laquelle il combattait. Jean Grave dans *la Révolte* (1887-1894), puis dans *les Temps Nouveaux* (1895-1914) traduisit en actes l'enseignement de Kropotkine et publia nombre d'œuvres d'artistes d'avant-garde dans son supplément littéraire.

André Salmon, dans ses *Souvenirs sans fin*, 1903-1908, (Gallimard, 1955, p. 96), a fixé, un demi-siècle après l'évènement, l'image d'un Golberg « libéré ou échappé de diverses prisons d'Europe centrale ». Rien, cependant, dans les documents que nous avons pu consulter, ni dans les confidences de Golberg, ne nous semble pouvoir justifier cette légende. Golberg n'était pas un réfugié politique. Il n'avait pas été chassé de Pologne pour activité révolutionnaire. Il n'avait rien, dans son adolescence, d'un Bakounine ou d'un Kropotkine déjà révoltés contre leur milieu. Golberg, alors, n'était qu'un jeune bourgeois juif éclairé venu faire ses études en Occident pour fuir le *numerus clausus* et les humiliations, jamais dites mais constantes, que subissaient les israélites en Pologne russe. Tant que ses parents purent lui faire une pension, il n'était nullement anarchiste ni révolutionnaire, sinon peut être d'une façon toute théorique et abstraite comme tant de fils de famille. Il ne s'interrogeait pas sur l'origine de l'argent qu'il recevait de sa famille. Ce ne fut qu'à la ruine de son père, ruine sur laquelle nous ne savons rien d'autre que la mention qu'il en fit en passant, qu'il se rapprocha par la force des choses des déclassés, des pauvres, des sans-travail, des clochards, ses frères de misère. Alors seule-

ment, il commença à comprendre ce qu'était la condition réelle du peuple. Il réagit à cette situation avec vigueur, mais essentiellement en intellectuel et en artiste. Il imagina une théorie et il écrivit des poèmes en prose. Mais pour lui, comme pour la plupart de ses confrères, l'action se confondait avec la rédaction d'un article, la publication d'un journal, la tenue d'une réunion publique. Sur cette voie il allait cependant rencontrer la réalité de la lutte des classes sous les traits de la force au service du gouvernement. « Brusquement, un soir, à la sortie d'une réunion publique, rapportait Jean-René Aubert dans un article biographique de la *Revue Littéraire* de 1906, il est arrêté, emprisonné, puis expulsé... »

Que s'était-il passé ? Dans ses souvenirs Anatole de Monzie racontait l'affaire en ces termes : « En 1896 et 1898, la Préfecture de Police et la Sûreté avaient comme en 1916 ou 1918 une équipe spéciale de théoriciens anarchistes attachés à ses services. Ces théoriciens avaient des organes dont l'un s'appelait tout simplement la *Renaissance* [...] Golberg [...] avait publié un ou deux articles à la *Renaissance* » (dont l'inspirateur, un certain Martinet, fut démasqué, dénoncé comme agent provocateur) [...]. On ouvrit une information dans les cercles socialistes. On « entendit l'inculpé en ses complètes explications, qu'il nota lui-même en un grimoire [...] Métin [...] a raconté que la légende [...] (des attaches policières de Golberg) [...] était née au Congrès communiste de Londres d'où Hamon et Pelloutier avaient *motu proprio* expulsé Golberg. Hamon et Pelloutier convinrent qu'ils avaient des motifs personnels d'en vouloir à Golberg, parce que celui-ci les avait attaqués personnellement et avait critiqué le mouvement syndical dans le journal la *Renaissance* [...] (en février 1895 et janvier 1896) [...] Jean Bon, chargé d'instruire l'affaire par les cercles socialistes, « rendit un non-lieu, l'inculpation n'étant pas suffisamment établie. Mécislas Golberg n'en resta pas moins marqué par la légende. Les agents de la police russe profitèrent de ce discrédit pour réclamer et obtenir quelque temps de là son expulsion. Expulsé Golberg revint, fut arrêté, incarcéré à la Santé. Labori et moi-même fûmes chargés de l'assister. Peu ou prou, l'affaire s'arrangea avec l'intervention de notables intellectuels » (*L'Entrée au Forum*, Paris, Albin Michel, 1920, 68-72).

« Peu ou prou, l'affaire s'arrangea », certes, mais non sans délais ni sans que Mécislas Golberg n'ait eu à souffrir des rigueurs d'un exil qui accrut encore son dénûment déjà extrême. Un arrêté d'expulsion fut effectivement pris contre lui le 26 décembre 1896 et exécuté. A Londres, pendant neuf mois, il endura une misère horrible et des souffrances « dont les traces ne s'effacent jamais [...], il est seul, sans ressources, dans un milieu hostile [...] » rapportait Jean-René Aubert. Cela ne l'empêcha pas de travailler à ses *Intuitions So-*

ciales et à *Lazare le Ressuscité* qu'il termina à cette époque. Dans ses *Souvenirs sans fin*, André Salmon nous a donné une image particulièrement émouvante de Golberg, marchand de café ambulante à Londres : « Son appareil sur le dos, et à la main un petit lot de tasses réunies par quelque lien, Mécislas Golberg, poète et philosophe ; se traînait par les rues de Londres en criant sa marchandise, offrant aux passants gelés sa boisson chaude. Le commerce marchait plus ou moins. Mais les gosses pauvres, n'ayant pour se distraire pas beaucoup mieux que les ressources de la méchanceté, de la cruauté, les gosses errants si nombreux dans les rues de Londres avaient tôt fait de repérer cette gueule de Juif malade avec sa chaudière à café sur le dos [...]. Ils s'amenèrent sournoisement, doucement, ricanant de ce ricanement terrible propre aux pauvres contents de se venger de tout, fût-ce sur un autre pauvre ; et ils ouvraient le petit robinet de l'appareil encombrant et alors le café brûlant coulait sur les maigres fesses de Mécislas Golberg, poète et philosophe » (90).

Golberg, si durement traité par la police et par le sort, ne montrait pourtant nulle amertume lorsqu'il pensait à la France. Bien au contraire, il faisait implicitement la distinction entre le pays légal et le pays réel, qui n'est pas nécessairement celui auquel pensait Maurras. Dans une lettre, datée de Londres, 30, Goodge St. W., adressée à ses amis, que Gabriel Soulages publia à Albi, dans sa *Revue sentimentale* (numéro de février-mars 1897), Golberg soulignait les raisons de son attachement à la France des écrivains et des philosophes, à la France humaniste où il avait trouvé le climat qui convenait à l'épanouissement de sa personnalité et à l'élaboration de son œuvre : « Nos pensées appartiennent à l'univers, nos passions dépassent les frontières, nos œuvres sont destinées à la race tout entière. L'exil ne peut donc en rien altérer mes efforts, et le déplacement auquel m'obligent *les pouvoirs*, bien temporaire du reste, ne changera en rien mes amitiés et ma profonde conviction que c'est la France qui doit donner l'œuvre synthétique de demain. Le génie de la langue, la curiosité native, la violence des passions, et la tradition de la beauté permettent au pays de Racine de jouer un rôle universel. Ce n'est qu'au nom de cette universalité que je vins en France et c'est grâce à elle que j'y ai trouvé votre sympathie pour mon esprit vagabond, votre bienveillance pour mes efforts, qui dépassent les unités politiques et s'adressent à l'homme... » (Cité par José Bérès dans *Comoedia*, 27 août 1922.)

Lorsque Mécislas Golberg rentra clandestinement à Paris vers la fin de 1897 de son dur exil londonien, l'affaire Dreyfus battait son plein. Il se jeta, sans attendre, dans la mêlée.

Le 23 février 1898, il reprenait la publication de *Sur le Trimard* qui en

était maintenant à sa troisième série. Mais, s'il avait gardé en gros la présentation de ses premiers numéros, les collaborateurs et le contenu avaient décidément changé de genre. *Sur le Trimard* ne se présentait plus alors comme l'organe de revendication des « sans-travail », mais bien, achevant une évolution que nous avons déjà notée, comme un périodique consacré à l'économie, la sociologie et l'art. En réalité, Golberg avait fait de son journal un organe consacré à la défense de Dreyfus dont il ouvrait libéralement les colonnes à ses amis poètes.

Mécislas Golberg signait, dans ce numéro, des « Réflexions » qui faisaient figure d'éditorial. Il y précisait son intention d'offrir une tribune à quelques hommes groupés par « des sympathies convergentes », « capables de déblayer le terrain des faux dieux ». *Sur le Trimard* devait être, dans son esprit, l'organe de l'antidogmatisme politique. Nul parti ne trouvait grâce à ses yeux. En brandissant leur dogme particulier, les politiciens, affirmait Golberg, ont essentiellement visé à domestiquer « la foule », source de toutes les énergies et de tous les mouvements créateurs. Mais voilà que le « vaste anonymat de la bête » se réveille. L'affaire Dreyfus pousse sur le devant de la scène de nouveaux meneurs, de nouveaux guides de l'opinion publique qui bousculent et rejettent dans l'ombre les « hallucinés roublards » comme Drumont, les « frondeurs aventuriers » comme Rochefort, les « cabotins du drame social ». Ces nouveaux porte-parole du bon sens et de l'humanisme, c'étaient les « Zola, Duclaux, Bréal, Grimaux, France », tous « penseurs placides », écrivains ou professeurs. De l'importance de leur participation au « petit intermède de l'affaire Dreyfus », Golberg concluait que « le rôle des Encyclopédistes n'est pas terminé ».

Mécislas Golberg donnait également dans ce numéro un article dans lequel il expliquait par des facteurs d'ordre économique l'apparition des « grèves patronales » ou *lockouts*. Son analyse du mécanisme et de l'objet des *lockouts* permettait à Golberg de revenir sur son idée favorite, à savoir que le développement du capitalisme industriel entraînait la formation d'« une classe flottante qui travaille par intermittence et qui s'appelle le prolétariat non professionnel ». Selon Golberg, cette masse indécise, fluctuante et sans attaches, à cause même de sa mobilité, de son absence de solidarité avec le système, représentait le creuset de l'avenir, la masse puissante où bouillonnent des ferments inconnus de progrès, l'espoir d'un monde meilleur sans mesure avec celui que nous pouvons observer, voire imaginer.

« Sa découverte la plus révolutionnaire, écrivait Anatole de Monzie dans *l'Entrée au Forum*, (p. 68), fut celle d'un prolétariat inclassable, insaisissable, sans vocation syndicale : le prolétariat des sans-travail... Mais l'invention in-

telle que celle de Mécislas Golberg fut exploitée, comme pas mal d'autres inventions françaises, en Allemagne, où l'on parle maintes fois, en de doctes compilations, du *Lumpenproletariat*. » La remarque d'Anatole de Monzie rendait un son assez absurdement cocardier en cette circonstance et dans un ordre d'idées qui dépasse les susceptibilités patriotiques. De plus, elle confondait allègrement *Trimardeurs* et *Lumpenproletariat* qui sont deux choses bien différentes. D'ailleurs, en 1897, le *trimarqueur* type, ce n'étaient nullement Golberg et des hypothétiques lecteurs de son journal, mais bien ZO. d'Axa, le fondateur de *l'Endehors*. Adolphe Retté, qui n'était pas encore converti au catholicisme le plus conformiste, lui consacrait un chapitre enthousiaste et verveux dans son livre *Aspects (La Plume, 1897, p. 15-25)* où il décrivait en ces termes la nouvelle élite révolutionnaire : « Issus de toutes les classes, joyeux car ils ne croient plus aux Dieux ni aux Sauveurs, intrépides car ils croient en eux-mêmes, ils vont répandant l'Évangile nouveau : « Apprends à vouloir — fais ce que tu veux. » Ils sont bien peu : cinq ici, dix là, un seul parfois, dispersés dans le monde entier, sans chef, *sans foi ni loi*, portant un même cœur et une même pensée... Tous travaillent, souffrent, se réjouissent pour une Beauté qu'ils ne verront pas. Par eux une fleur naît du fumier des siècles, par eux, une fois de plus, l'amour naît de la mort » (p. 24-25).

Bientôt, Mécislas Golberg allait de nouveau être arrêté et expulsé à l'occasion de son activité politique en faveur de Dreyfus et à cause de son retour clandestin de Londres en infraction à l'arrêté d'expulsion pris contre lui en 1896. *Sur le Trimard* ne se releva pas de ce coup. Ce n'est qu'en mars 1899 que Golberg, après bien des démêlés avec la police, obtint un permis de séjour. Il dut promettre de ne plus se mêler de politique et de se consacrer exclusivement à la littérature, ce qu'il fit d'ailleurs scrupuleusement jusqu'à la fin de sa vie. Le prolétariat n'en souffrit pas, mais la littérature... ■

(*Le Mouvement Social : bulletin trimestriel de l'Institut français d'histoire sociale*, Numéro 52, Juillet-Septembre 1965, p. 97-109)